

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 1

Artikel: Autres temps
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ENTRE NOUS VOISINE

VIVE le joli pays de Vaud, Voisine, et vive nous qui l'habitons !

C'était à Genève, quelques jours avant l'élection de « notre » président et des réjouissances qui s'ensuivirent. Je traversais la ville en tramway. Avez-vous remarqué, Voisine, que les tramways, bien mieux que les trains et les bateaux, sont d'excellents véhicules pour les potins, les « on dit » et tout le petit bataclan de nos opinions mutuelles ! On s'y trouve tout naturellement installé entre soi. Le court trajet s'accomplit entre deux visites, entre deux courses, et la conversation commencée dans la rue n'éprouve nulle gêne à se continuer sur la banquette.

Or donc, Voisine, je roulais à légers cahots, indifférente au ronron de mes compagnons de voyage, lorsque notre nom, prononcé par mon vis-à-vis, me fit tendre l'oreille.

— Avez-vous lu la Gazette ?

— Parbleu ! ces Vaudois ! Il n'y a pas leurs pareils pour se montrer patriotes.

« Ces Vaudois », Voisine, c'était nous, c'était moi ! Et je me suis sentie tout-à-coup très fière d'être là, sur ma banquette comme sur un trône, d'être celle dont on parlait avec cette déférence et cette pointe d'envie ; d'être enfin la joyeuse Voisine, j'aurais tendu la main au monsieur d'en face, lui disant : « Honneur à vous, Monsieur, qui pensez bien de mon pays. Vous voyez, ce sont ses enfants qui sortent de l'ombre pour rendre témoignage des forces nettes et claires qu'ils en requèrent. L'un d'eux encore, vient d'être choisi pour le représenter dans l'assemblée des puissances mondiales. »

Nous sommes fiers que ce choix ait visé l'un des nôtres et nous avons hautement montré notre joie. Vous avez compris, Monsieur, que sous le pétard des fusées il y avait une joie profonde, fraternelle patriotique, et nous vous en remercions ! » Si j'avais été ma mère, Voisine, j'aurais dit tout cela, mais je ne suis qu'une « nouvelle couche », déjà enlaidie dans les préjugés et gênée aux entournures par la robe étroite des convenances. J'ai simplement rougi en envoyant un beau sourire au monsieur qui n'a pas compris (c'était, hélas, un sourire un peu mûr !) et je suis venue vous conter l'affaire.

Nous ne sommes que bien peu de choses dans le monde, mais à l'ombre du petit chapeau rond nous sommes nous-mêmes, de vraies Vaudoises, enracinées dans leur terre, riches d'enthousiasme et de gaieté... et c'est déjà beaucoup, Voisine, d'être reconnues comme telles !

L'Effeuilleuse.



ON BON HIRETADZO

(Conto de bounan.)

On coup viquessâi onna fenna
Qu'avâi 'na grachâosa à margâ ;
Onna bin galêza climène
Que savâi travailli, aryâ !
De sè man l'ètai tant adrâite !
...Lè valet la guegnâvnt pas,
Câ l'ètai pouira co lè ratte :
Po trossi l'avâi sè dhî dâi.
L'è pou po sè metre ein ménâdzo.
Mâ la mère desâi adî :
« Luise l'arâi onn' hiretâdzo,
Petit s'on vâo, mî pào aidhî ! »
Lè dzein l'ant fini sè lo crère ;
Luise a trovâ on tsermalâ :
Du que l'avâi oquie à preteindre.
Avoué cein, on pào sè galâ,
Quand l'è que l'urant fè la noce
Lo biau-fe à la mère dît :
— Ora, n'è pas lo tot que çosse :
Vo s'âi promet de no s'aidhî
Et de no bailli n'hiretâdzo. »
La mère fâ : « L'è bin veré,
Mâ lo pu pas bailli dou iadzo.
Ta fenna l'a s'u dein sè bré
Ein sè maryeint. — Pu pas vo crère !
Iô è-te ? répond lo valet,
Tant qu'ora n'è pas su lo vèrè
Pû-io savâi iô dan que l'è ? »
— Vouaïque, mon fe ! Su pas batolhie.
Tè lo deri sein grand trafi :
Luise, quand l'è que preind son âolhie,
Sâ fère on nîao bet dâo fi. »
— Ah ! l'è tot cein, clli l'hiretadzo !
— L'è pou se te vâo, mâ l'è prâo.
On nîao... l'è tot dein on ménâdzo.
Faut pas mè po itre dzoïao.
Guêro n'a-te pas de fêmalle
Que sâvnt pas einnianiôlâ !
Clliâo s'affère sant pas novallé :
Tirant l'âolhie, pu... allâ-lâi !
L'âolhie pu lo fi, tot cein passe,
Tot vint quand l'è qu'on a teri,
Passe lo fi, pu lo teimps passe
Passe, passe sein reveni.
Po coumeincî l'è dâi menute
Que dinse on perd, et, à la fin,
Cein fâ dâi s'hôre, — te m'acûte ? —
Mimo dâi dzornâ assebin.
Bin dâi gottè, avoué onna gotta
Finit pè fère on bossaton ;
Gotta pè gotta fâ la motta,
Maille pè maille lo tsaussôn.
Va ! mon valet ! l'è la fortèna !
Te l'a tsî tè, sâi benhirâo !
L'è 'na retsessa quand sa fenna
Ao bet dâo fi sâ fère on nîao ! »

Marc à Louis du Conteur.

IL Y A CENT ANS

LE bateau à vapeur recommence son service ordinaire et part d'Ouchy pour Genève à 9 heures du matin.

Un fumeur a perdu sa pipe d'écume, garnie en argent, forme d'une urne antique ; la rendre contre récompense à l'hôtel du Faucon.

Le château de Prangins est à vendre. Il sera formé de lots séparés ou des fermes de la Bergerie, du Marais, des Avouillons, de la forêt et du moulin, ou de 20, 10, 5 poses, ou même moins, au gré des acquéreurs.

La Chancellerie d'Etat informe que l'arrondissement du consulat de M. de Rham, résident à New York, embrasse les Etats de New York, de la Nouvelle Jersey, de la Pensylvanie, de Delaware et du Missouri.

Chez Hofmann, rue de Bourg, pour les étrennes : la Lyre des demoiselles, recueil de dix nouvelles romances ou nocturnes, avec accompagnement de piano ou guitare.

AUTRES TEMPS

H ! bien, oui, le voilà passé, le Nouvel-An. Etes-vous content de vos étrennes ? Gage que ce sont celles que vous avez données qui vous ont fait le plus plaisir. C'est souvent comme ça. Ce devrait être toujours comme ça.

En avez-vous distribué des « Bonne année », des « Je vous la souhaite longue et heureuse », des « Tous mes souhaits, la santé, surtout ! » Ah ! oui, la santé, avec ça, on peut presque se passer de tout le reste. La santé, c'est quasi le bonheur, c'est le courage, c'est l'espérance, c'est la bonne humeur. On va loin avec tous ces privilèges, car on peut bien dire que c'en est quand on songe à tous les malheureux que torture la maladie.

Les gosses se sont pas mal moqués de tous ces souhaits. Ce qu'ils voulaient, c'est quelque chose de plus tangible : des jouets ou de l'argent. De l'argent ?... Oui, de l'argent. Dites-vous bien que les gosses d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'hier. Le monde a évolué. Les gosses aussi. Leurs idées, leurs désirs ne sont pas ceux que nous avions lorsque nous étions petits. Une pièce de quatre sous faisait notre joie ; une de dix sous, notre richesse. Avec une pièce de vingt sous, nous étions millionnaires et avec une de quarante sous, nous faisions la « pige » à MM. Rockefeller et Pierpont Morgan, tout milliardaires qu'ils soient. Aujourd'hui, avec un louis nos gosses se croient des miséreux, des martyrs.

Il nous souvient du temps où, élève du Collège classique, nous allions à la Fête du Bois avec cinquante centimes. Il y avait le tir à l'arc. Bien que nous n'avions jamais eu le moindre contact, alors qu'il était entier, avec le « Mauve » qui servait de but, nous avions une frousse du diable de décrocher la « brique » unique qui constituait le « tir au roi ». Ah ! c'est que le roi devait célébrer son avènement et régaler ses sujets. Il était porté en triomphe à la cantine, alors que le canon annonçait au monde l'heureux événement. Dame ! régaler tout un peuple avec dix sous comme liste civile !...

Inutile de dire que, roi ou non, à midi, les cinquante centimes étaient liquidés ; ils avaient

été transformés en sirops et en gâteaux de Milan.

L'après-midi arrivait au bois, accompagnée, de sa mère, la jeune demoiselle, « objet de notre flamme », à qui on avait fait hommage de la carte qu'on avait reçue à cet effet. Le bal commençait. On s'en donnait à jambes déployées. Heureusement que le papa ou la maman montait aussi à Sauvabelin. Et c'étaient des recommandations de toute nature :

— Tu ne feras pas ceci; tu ne feras pas cela. As-tu déjà dépensé tes cinquante centimes ?

— Tu sais, maman, c'est si vite fait.

— Comment, tu as déjà tout dépensé. Ah ! vois-tu, mon garçon, tu ne feras jamais ton chemin.

— Mais, maman...

— Tiens, voilà encore vingt centimes.

— Oh ! mais je n'ai pas assez, si je veux offrir quelque chose à Mademoiselle.

— Eh ! bien tiens, voici encore trente. Ça te fera cinquante. Tu auras eu comme ça un franc. Et l'on s'en tirait avec un franc. Et l'on n'en était pas plus malheureux.

Que les temps ont changé !

J. M.

Dans mon chou. — La petite Jeanne est une charmante fillette de cinq ans, aimée et choyée.

Cependant elle s'est attirée l'autre jour une réprimande sévère.

— C'est bien, répond l'enfant, la voix étouffée par les larmes, c'est bien, maman, demain... je retourne dans mon chou.

Quadrature du cercle. — A un cours de géométrie, l'on demandait à un élève de résoudre la quadrature du cercle.

— M. de Bismark l'a résolue, répondit le candidat avec aplomb.

— Comment cela ? demanda l'examinateur étonné.

— Seul, fit l'élève, M. de Bismark a trouvé le moyen d'ajuster des casques ronds sur des têtes carrées.

QUAND ON ÉTAIT PETIT NOUVEL-AN

A Yverdon.

YL y a de cela quelque quarante années. Que c'est loin déjà... et que c'est près lorsque nos enfants disent : « Papa, qu'est-ce qu'on faisait à la St-Sylvestre quand tu étais petit ? »

Ce qu'on faisait ? on fêtait comme aujourd'hui le passage d'une année à l'autre année; seul le décor était autre et quelques coutumes aussi.

Vous souvenez-vous du pont de Gleyres et de ses superbes candélabres sphériques et opaques ? Pour nous le Nouvel an lumineux et lié à cette vision de globes, de neuf globes qui, pareils aux neuf muses, escortent le souvenir d'Apollon-Sylvestre. Nous trouvions, gens de Gleyres, l'illumination de notre pont à la fois élégante et riche. La neige faisait à ces sphères un capuchon des plus jolis, trop jolis hélas, car il nous souvient que, jalousie de vilains soufflant, les merveilles de porcelaine recurent des pierres plus que des fleurs coupées... Est-ce la casse onéreuse qui fit transformer ces neuf globes aristocratiques en falots communs ? Nous ne savons, mais éphémères comme St-Sylvestre aux clartés rutilantes, les candélabres s'évanouirent bien vite emportant dans la nuit de beaux rayons du Nouvel an de jadis.

Le 31 décembre, nous allions alors, de sept heures à neuf heures, faire un tour de ville. La ville, pour les enfants de Gleyres, c'était la rue du Lac. Les autres rues comptaient à peine. Nous faisions des stations interminables devant le Bazar Christin, pour lors le Grand Bazar, où l'on n'entraît qu'avec crainte et tremblement à cause du « genre » qui régnait en ces lieux. C'était le silence quasi religieux tout autour des corbeilles de balles multicolores, de « paumes » comme on les appelait. Amoncelées justement à l'entrée du Bazar, ces boules rouges, énormes parfois, nous impressionnaient. Dans l'intérieur, les filles, nos petites sœurs, tournaient gravement autour des étalages de poupées. C'était

pour lors une nouveauté que les « yeux mobiles » dans ces têtes frisées. Pour voir ces poupées « vivantes », les garçons bousculaient les visiteuses extasiées et muettes. Mais de bruit nous n'osions en faire, car Mme Christin veillait à la bonne tenue de la maison fort achalandée en ces jours de fête.

Chez Pahud libraire, grande exposition de livres rouges, dorés sur tranches, toute la série des Jules Verne était présente debout dans la vitrine ou alignée à l'intérieur.

Heureux enfants, nous recevions alors et à chaque Nouvel an, le fameux volume relié luxueusement : « De la Terre à la Lune », ou « La Maison à Vapeur ». Tout cela parce que le Collège où nous venions d'entrer exigeait autre chose que des livres ordinaires et que le « père Hoinville » questionnait les élèves sur le choix des cadeaux.

Oh ! tout n'était pas pour l'esprit, le dernier soir de l'année, et il n'y avait pas de blanc que le capuchon des globes du pont. Il y avait... la crème fouettée de chez Decker, de chez Bornoz, à la rue du Milieu.

A la tombée de la nuit de Sylvestre, les dites pâtisseries regorgeaient de tartelettes aux marrons, de « pommes de terre » pleurant leur sauce au sucre. A l'intérieur, les macarons diment triés et répartis en leur cadre penché comme une estrade, nous invitaient à l'achat. Tout cela n'était rien en regard de la crème. Pour dix centimes, chaque enfant recevait gravement sa ration. On la dégustait durant une bonne demi-heure pour le plaisir de tirer la langue avec majesté comme le boursier de St-Christophe quand il fait le rentier communal. Quelquefois nous passions de chez Decker chez Bornoz, mais là-bas c'était plus bruyant et c'est à peine si l'on y voyait des enfants de notre faubourg. C'est encore en revenant des vitrines du Bazar Pilevuit que la station crémente de chez Bornoz retardait la sage rentrée au logis. Car il fallait bien rentrer à cause du réveillon célébré à la maison. Je parle des enfants de dix ans.

Le Nouvel an ! on croyait que cela devait revenir ainsi et toujours, parce que le calendrier, n'est-ce pas c'est une affaire éternelle et que St-Sylvestre c'est presque le Bon Dieu qui; lui, ne meurt jamais. Les cloches de Minuit sonnaient toujours trop tôt pour les petits veilleurs. Alors nous allions encore une fois à travers les Dardanelles illuminées, c'est-à-dire la rue du Lac, qui nous apparaissait longue, longue jusqu'à son débouché sur la place du Château. Ces cloches, c'était grave, inquiétant. Pourquoi tant de vacarme au milieu de la nuit ? C'était le Nouvel an, disait-on partout, pour nous faire croire que la vie était belle et son prolongement désirable. Et nous l'avons cru, ce langage des cloches, ce « vive nous d'Yverdon » !

Il y avait sur la Place des tas de gens qui riaient ou qui pleuraient en se racontant vite, vite des histoires étranges qui finissaient par des « bonne année, que voulez-vous, c'est comme ça » d'un ton qui faisait oublier la crème de chez Decker qu'on n'osait plus désirer après toutes ces fanfares d'En-haut, et d'En-bas.

Dans la houle de la foule où flottait notre gaieté, des masques couraient et chantaient. Une fois, nous nous mîmes à risquer notre personne, deux amis seulement, chez la voisine, chez Mademoiselle Dubath près du pont de Gleyres. Sous le vilain masque, la bonne boulangère nous découvrit bientôt. Le désenchantement s'en suivit. Ce n'était pas la peine de tant parler en flûte et fausset pour faire rire de la sorte. La boulangère nous donne des petits pains en disant : « Voulez-vous bien ôter ces horreurs ! je le dirai à votre maman. » La maman, ni le papa ne savaient rien de l'escapade. On fila tout peauds et rien ne vint en fait de reproches. Les mamans, très occupées, ne voient pas tout, elles ignorent les mascarades et ne les soupçonnent même pas.

Si les mères se masquaient, les enfants se-

raient consternés, voilà qui est sûr. Ce qui reste de meilleur des Nouvel an de nos dix ans à tous, n'est-ce pas qu'au milieu du vacarme et des masques, le visage maternel, lui, du moins, soit resté toujours le même.

(Nord-Vaudois.)

R. Lebrun.

A PROPOS D'ALEXANDRE STEINLEN

ALEXANDRE STEINLEN, cet enfant de Vevey, devenu Français par adoption, dont on a annoncé la mort il y a quelques jours, laisse une œuvre qui fera date dans les annales artistiques. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on le connaît et qu'on l'apprécie, à en juger seulement par l'interview qu'il accorda à M. Georges Docquois, rédacteur du *Journal* (de Paris) en 1894 déjà. Nous avons trouvé ce délicieux morceau, sorte d'autobiographie de Steinlen, en feuilletant une vieille collection du *Journal*, écrit la *Feuille d'Avis de Vevey*.

Voici ce morceau, tel quel :

« Je suis né en novembre 1859, a-t-il dit, à Vevey, en Suisse, et je suis « bourgeois » de Vevey et La Tour-de-Peilz. Enfant, j'étais naturellement doué, intelligent, mais comme il arrive, je fus un collégien paresseux. Mes parents me tenaient pour assez mauvais garçon. Le fait est que j'étais tout le temps dans les bois. J'adorais les bêtes. Je gaspillais d'entières matinées à écouter les ramiers qui font glou-glou dans les futaies tranquilles. Je rapportais au logis des lézards, des couleuvres des chouettes, et ma préoccupation favorite fut l'élevage en grand des chenilles. Entre temps, j'encombrais de caricatures toutes les marges de mes livres. Durant trois ans, en compagnie de Georges Renard, je préparais mon baccalauréat. En principe, je semblais me vouer à l'étude de la théologie protestante, car ma famille choyait en moi la figure d'un pasteur. Mais, en 79, je rompis avec les saines traditions et m'en fus à Mulhouse, chez un oncle calé. J'y restais près de deux ans, à dessinailler, et c'est vers la fin de 1881 que j'arrivais à Paris avec 24 francs dans ma poche.

— Dès en arrivant, que faites-vous ?

— Je crevais tant soi peu de faim. C'est l'ordinaire histoire, et la raconter manquerait d'intérêt... Une nuit de Noël entre autres, je couchais dans la rue, faute de domicile. Ce fut une grosse peine. Mais je devins dessinateur sur étoffe, finisseur à dix sous l'heure. J'habitais près de la rue des Jeûneurs et je ne faisais qu'un repas par jour... Je vois que ça n'a rien qui vous étonne.

— Mon Dieu ! non.

— Une belle fois, je rencontrai Willette. Il me mena au Chat Noir. Je connus Salis. Je fis quantité de chats, de poules et de coqs; puis une série de dessins sous cette rubrique : *Attaches nocturnes*, et tant d'autres.

— C'est aussi au Chat Noir que vous avez connu Bruant ?

— Oui. Et cette joie-là persiste. Ah ! nous avons vadrouillé, ensemble, tous les deux. C'est bien pour ça que notre livre *Dans la Rue* est si « bath ! » déclara-t-il volontiers.

— C'était le bon temps.

— Aujourd'hui ?

— On est presque quelqu'un.

« La vérité vraie, c'est que Steinlen est, aujourd'hui, quelqu'un tout à fait », ajoutait M. Docquois en fin de son article. »

Dans un restaurant. — Deux messieurs ont de mandé des œufs brouillés aux truffes.

On leur apporte des œufs brouillés fort convenables, mais où les truffes étaient par trop rares.

— Garçon, dit alors un de ces messieurs, nous vous avions demandé des œufs brouillés aux truffes, et vous avez sans doute compris : brouillés avec les truffes !

Pension alimentaire. — Monsieur M*** est coiffeur dans une localité sise entre la Grande-Eau et les Vernays. Il tient en outre une pension alimentaire.

Sur son enseigne, on lit, en caractères gothiques : « Pension alimentaire. On coupe les cheveux par des sus. »